Exemplier- Le moi et le ça de Freud

Extrait 1

Mais, à mesure qu'on avance dans le travail psychanalytique, on découvre que ces distinctions elles aussi sont insuffisantes, insuffisantes du point de vue pratique. Parmi les situations qui mettent ceci en évidence, nous relevons comme décisive celle-ci : nous nous sommes formé la représentation d'une organisation cohérente des processus de l'âme dans une personne et nous l'appelons le moi de cette personne. C'est à ce moi que se rattache la conscience; il commande les accès à la motilité, c'est-à-dire à la décharge des excitations dans le monde extérieur; c'est cette instance psychique qui exerce un contrôle sur tous ses propres processus partiels, qui va dormir la nuit tout en exerçant encore la censure du rêve. De ce moi partent aussi les refoulements par lesquels certaines tendances psychiques doivent être exclues non seulement de la conscience mais aussi des autres manières de s'affirmer et d'agir. Ce qui a été écarté ainsi par le refoulement s'oppose, dans l'analyse, au moi, et l'analyse se trouve devant la tâche de supprimer les résistances que le moi maniteste lorsqu'on s'occupe du refoulé. Nous observons pendant l'anaIyse que le malade rencontre des difficultés lorsque nous lui assignons certaines tâches; ses associations s'arrêtent quand elles ont à s'approcher du refoulé. Nous lui disons alors qu'il est dominé par une résistance, mais il n'en sait rien et, même s'il devait deviner d'après ses sentiments de déplaisir qu'une résistance agit à ce moment en lui, il ne sait ni la nommer ni l'indiquer. Mais comme cette résistance part certainement de son moi et appartient à celui-ci, nous nous trouvons devant une situation imprévue. Nous avons trouvé dans le moi lui-même quelque chose qui est inconscient aussi, qui se comporte exactement comme le refoulé, c'est-à-dire manifeste de puissants effets, sans devenir lui-même conscient, et demande pour être rendu conscient un travail particulier. Il résulte de cette expérience, pour la pratique analytique, que nous aboutissons à des imprécisions et à des difficultés innombrables si nous persévérons dans notre mode d'expression habituel et si, par exemple, nous voulons ramener la névrose à un conflit entre le conscient et l'inconscient. Nous devons substituer à cette opposition une autre, issue de note compréhension des rapports structuraux de la vie psychique : l'opposition entre le moi cohérent et le refoulé qui est séparé de lui par clivage.

Mais les conséquences pour notre conception de l'inconscient sont encore plus importantes. La perspective dynamique nous avait apporté la première correction, le point de vue structural nous apporte la seconde. Nous sommes amenés à reconnaître que l'*Ics* ne coincide pas avec le refoulé; il reste exact que tout refoulé est *ics*, mais tout *Ics* n'est pas pour autant refoulé. Une partie du moi également, et Dieu sait quelle importante partie du moi, peut être *ics*, est certainement *ics*. Et cet *Ics* du moi n'est pas latent au sens du *Pcs*, sans quoi il ne saurait être activé sans devenir es et on ne saurait rencontrer d'aussi grandes difficultés pour le rendre conscient. Nous trouvant devant la nécessité de poser l'existence d'un troisième inconscient, un *Ics* non refoulé, nous devons admettre que le caractere d'être inconscient perd pour nous de son importance. Il devient une qualité aux multiples significations, ne permettant pas, comme nous l'aurions fait volontiers, d'en tirer des conséquences étendues et exclusives. Nous devons pourtant nous garder de le négliger, car, en fin de compte, la propriété : conscient ou non, est notre unique fanal dans les ténèbres de la psychologie des profondeurs.

Extrait 2

Il est facile de voir que le moi est la partie du ça qui a été modifiée sous l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire du *Pc-Cs*, qu'il est en quelque sorte une continuation de la différenciation superficielle. Il s'efforce aussi de mettre en vigueur l'influence du monde extérieur sur le ça et ses desseins, et cherche à mettre le principe de réalité à la place du principe de plaisir qui règne sans limitation dans le ça. La perception joue pour le moi le rôle qui, dans le ça, échoit à la pulsion. Le moi représente ce qu'on peut nommer raison et bon sens, par opposition au ça qui a pour

contenu les passions. Tout cela coïncide avec les distinctions populaires bien connues, mais n'est juste que d'une façon moyenne ou idéalement.

L'importance fonctionnelle du moi se manifeste en ceci que, normalement, il lui revient de commander les accès à la motilité. Il ressemble ainsi, dans sa relation avec le ça. au cavalier qui doit réfréner la force supérieure du cheval, avec cette différence que le cavalier s'y emploie avec ses propres forces et le moi, lui, avec des forces d'emprunt. Cette comparaison nous conduit plus loin. De même que le cavalier, s'il ne veut pas se séparer de son cheval, n'a souvent rien d'autre à faire qu'à le conduire où il veut aller, de même le moi a coutume de transformer en action la volonté du ça, comme si c'était la sienne propre.

Dans l'apparition du moi et dans sa séparation d'avec le ça, un autre facteur que l'influence du système *Pc* semble encore avoir joué un rôle. Le corps propre, et avant tout sa surface, est un lieu dont peuvent provenir simultanément des perceptions externes et internes. Il est vu comme un objet étranger, mais en même temps il livre au toucher des sensations de deux sortes, dont l'une peut être assimilée à une perception interne. La physiologie a suffisamment examiné la façon dont le corps propre se découpe dans le monde de la perception. La douleur aussi semble jouer là un rôle et la manière dont on acquiert, dans des affections douloureuses, une nouvelle connaissance de ses organes est peut-être exemplaire de la manière dont, d'une façon générale, on arrive à se représenter son propre corps.

Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface. Si l'on cherche une analogie anatomique, le mieux est de l'identifier avec l'« homoncule cérébral» des anatomistes, qui se trouve dans le cortex cérébral, la tête en bas et les pieds en haut, regardant vers l'arrière et, on le sait, portant à gauche la zone du langage.

Les relations entre le moi et la conscience ont été souvent considérées, mais quelques faits importants doivent être ici décrits à nouveau. Habitués à transporter partout avec nous le point de vue de la valeur sociale ou éthique, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que l'activité des basses passions se déroule dans l'inconscient, mais nous nous attendons à ce que les fonctions psychiques aient d'autant plus facilement et sûrement accès à la conscience qu'elles sont situées plus haut dans cette échelle de valeurs. Mais ici l'expérience psychanalytique nous détrompe. Nous avons d'une part la preuve que même un travail intellectuel délicat et difficile, qui exige ordinairement une réflexion soutenue, peut aussi être accompli préconsciemment, sans parvenir à la conscience. De tels faits sont tout à fait indubitables, ils se produisent par exemple dans l'état de sommeil et se traduisent par ceci qu'une personne, après avoir cherché en vain pendant la journée la solution d'un problème difficile, mathématique ou autre, la connaît immédiatement à son réveil.

Mais une autre constatation est beaucoup plus étrange. Nous apprenons dans nos analyses qu'il y a des personnes chez qui l'autocritique et la conscience morale, donc des fonctions psychiques qu'on place parmi les plus élevées, sont inconscientes et produisent, en tant qu'inconscientes, les effets les plus importants. Le fait que la résistance reste inconsciente dans l'analyse ne constitue donc en aucune façon une situation unique en son genre. Mais une nouvelle expérience, celle qui nous oblige, en dépit de tout notre esprit critique, à parler d'un sentiment de culpabilité inconscient, nous déroute beaucoup plus. Elle fait surgir de nouvelles énigmes, d'autant que nous entrevoyons peu à peu que ce sentiment de culpabilité inconscient joue un rôle économique décisif dans un grand nombre de névroses, et oppose à la guérison les plus solides obstacles. Pour en revenir à notre échelle de valeurs, nous devrons dire : ce n'est pas seulement le plus profond, mais aussi le plus élevé dans le moi qui peut être inconscient. C'est comme si se trouvait ainsi démontré ce que nous avons dit précédemment du moi conscient: il est avant tout un moi-corps.

Extrait 3

Une investigation plus poussée découvre la plupart du temps le complexe d'Edipe dans sa forme plus complète, complexe qui est double, positif et négatif, sous la dépendance de la

bisexualité originaire de l'enfant : le garçon n'a pas seulement une position ambivalente envers le père et un choix d'objet tendre pour la mère, mais il se comporte en même temps comme une fille en manifestant la position féminine tendre envers le père et la position correspondante d'hostilité jalouse à l'encontre de la mère. Cette intervention de la bisexualité rend bien difficile d'y voir clair dans les relations des choix d'objet et des identifications primitifs, et encore plus difficile de les décrire d'une façon compréhensible. Il se pourrait aussi que l'ambivalence constatée dans les rapports avec les parents doive être entièrement rattachée à la bisexualité et qu'elle ne se développe pas, comme je l'ai présenté plus haut, à partir de l'identification et en raison de l'attitude de rivalité. [...]

On peut donc admettre comme résultat le plus général de la phase sexuelle dominée par le complexe d'Edipe, une sédimentation dans le moi qui consiste dans la production de ces deux identifications accordées de quelque façon l'une à l'autre. Cette modification du moi garde sa position particulière, elle s'oppose au reste du contenu du moi comme idéal du moi ou sur-moi.

Cependant le sur-moi n'est pas simplement un résidu des premiers choix d'objet du ça, mais il a aussi la signification d'une formation réactionnelle énergique contre eux. Sa relation au moi ne s'épuise pas dans le précepte : tu dois être ainsi (comme le père), elle comprend aussi l'interdiction : tu n'as pas le droit d'être ainsi (comme le père), c'est-à-dire tu n'as pas le droit de faire tout ce qu'il fait; certaines choses lui restent réservées. Ce double visage de l'idéal du moi dérive du fait que l'idéal du moi a fait tous ses efforts pour le refoulement du complexe d'Œdipe, et même qu'il ne doit sa naissance qu'à son renversement. Le refoulement du complexe d'Œdipe n'a évidemment pas été une tâche facile. Les parents, en particulier le père, ayant été reconnus comme l'obstacle à la réalisation des désirs œdipiens, le moi infantile en vue d'accomplir ce refoulement se renforça en érigeant en lui ce même obstacle. Il emprunta d'une certaine façon au père la force nécessaire, emprunt qui est un acte extraordinairement lourd de conséquences. Le sur-moi conservera le caractère du père; plus le complexe d'Odipe a été fort et plus son refoulement s'est produit rapidement (sous l'influence de l'autorité, de l'instruction religieuse, de l'enseignement, des lectures), plus sévère sera plus tard la domination du sur-moi sur le moi comme conscience morale, voire comme sentiment de culpabilité inconscient. - D'où tire-t-il la force pour cette domination, et le caractère compulsionnel qui se manifeste comme impératif catégorique? je ferai plus tard une supposition à ce sujet.

Si nous considérons encore une fois la naissance du sur-moi telle que nous l'avons décrite, nous reconnaissons qu'il est le résultat de deux facteurs biologiques de la plus haute importance: le long état de détresse et de dépendance infantiles de l'être humain et le fait de son complexe d'Edipe, que nous avons bien ramené à l'interruption du développement de la libido par la période de latence, donc à l'*instauration diphasée* de sa vie sexuelle. Dans cette derniere propriété, spécifiquement humaine semble-t-il, une hypothèse psychanalytique voit l'héritage du développement vers la culture imposé par la période glaciaire. Ainsi la séparation du surmoi d'avec le moi n'a rien de fortuit, elle porte les traits les plus marquants du développement de l'individu et de l'espèce, et même, en donnant à l'influence des parents une expression persistante, elle pérennise l'existence des facteurs auxquels elle doit son origine.

On a reproché d'innombrables fois à la psychanalyse de ne pas se soucier de ce qui, dans l'homme, est supérieur, moral, supra-personnel. Ce reproche était injuste, du double point de vue historique et méthodique. Du premier point de vue, car, dès le début, c'est aux tendances morales et esthétiques dans le moi que nous avons assigné ce qui donne impulsion au refoulement; du second point de vue, puisqu'on ne voulait pas voir que la recherche psychanalytique ne pouvait faire son apparition, comme le fait un système philosophique, avec son appareil théorique complet et achevé, mais qu'elle devait frayer progressivement sa voie vers la compréhension des complications psychiques au moyen de l'analyse, en leurs éléments, des phénomènes normaux et anormaux. Aussi longtemps que nous avions à nous consacrer à l'étude du refoulé dans la vie psychique, nous n'éprouvions pas le besoin de partager l'anxiété de ceux qui se préoccupaient de savoir où nous avions laissé ce qu'il y a de supérieur en l'homme. Maintenant que nous nous risquons à l'analyse du moi, nous pouvons répondre à tous ceux qui, ébranlés dans leur conscience éthique, se sont récriés

qu'il doit pourtant y avoir dans l'homme un être supérieur : certainement, et voici cet être supérieur, l'idéal du moi ou sur-moi, la représentance de notre relation aux parents. Petits enfants, nous avons connu, admiré, redouté ces êtres supérieurs, plus tard, nous les avons pris en nous-mêmes.

L'idéal du moi est donc l'héritier du complexe d'Edipe et, de ce fait, l'expression des plus puissantes motions et des plus importants destins de la libido du ça. Par son édification, le moi a assuré son emprise sur le complexe d'Œdipe et, en même temps, il s'est lui-même soumis au ça. Tandis que le moi est essentiellement représentant du monde extérieur, de la réalité, le sur-moi se pose en face de lui comme mandataire du monde intérieur, du ça. Les conflits entre le moi et l'idéal refléteront en dernière analyse, nous sommes maintenant prêts à l'admettre, l'opposition entre réel et psychique, monde extérieur et monde intérieur.

Extrait 4

Mais nous remarquons qu'en recourant à cet autre mécanisme pour la transformation de l'amour en haine, nous avons fait tacitement une autre hypothèse, qui mérite d'être énoncée. Nous avons fait comme s'il existait dans la vie psychique - dans le moi ou dans je ça, cela reste indéterminé - une énergie déplaçable qui, en soi indifférente, peut venir s'ajouter à une motion qualitativement diffé renciée, érotique ou destructive, et augmenter son investissement total. Nous ne pouvons absolument pas nous passer de l'hypothèse d'une telle énergie déplaçable. La seule question est de savoir d'où elle provient, à quoi elle ressortit, et ce qu'elle signifie.

Le problème de la qualité des motions pulsionnelles et de leur conservation à travers les différents destins pulsionnels est encore très obscur, et actuellement à peine abordé. Sur les pulsions sexuelles partielles, qui sont particulièrement bien accessibles à l'observation, on peut constater l'existence d'un certain nombre de processus qui rentrent dans le même cadre : par exemple, les pulsions partielles communiquent dans une certaine mesure les unes avec les autres, une pulsion provenant d'une certaine source érogène peut abandonner son intensité pour renforcer une pulsion partielle d'une autre source, la satisfaction d'une pulsion peut se substituer à la satisfaction d'une autre, etc., ce qui doit nous encourager à avancer des hypothèses d'une certaine sorte.

D'ailleurs, dans la présente discussion, je n'ai à proposer qu'une hypothèse et non pas une preuve. Il semble plausible que cette énergie déplaçable, indifférente, probablement en activité dans le moi et dans le ça, provient de la réserve de libido narcissique, et est donc de l'Éros désexualisé. Les pulsions érotiques, en effet, se montrent, d'une façon générale, plus plastiques, plus susceptibles de dérivation et de déplacement que les pulsions de destruction. On peut alors poursuivre, sans forcer les choses, en disant que cette libido déplaçable travaille au service du plaisir, pour éviter les stases et faciliter des décharges. Ici il faut bien dire que la voie empruntée par la décharge, si toutefois décharge il y a, est en quelque sorte indifférente. Ce trait, nous le savons, est caractéristique des processus d'investissement dans le ça. On le rencontre dans les investissements érotiques, où l'on constate une indifférence particulière en ce qui concerne l'objet, tout particulièrement dans les transferts au cours de l'analyse, qui doivent nécessairement S'accomplir, indifféremment sur une personne ou une autre. Récemment. Otto Rank a apporté de beaux exemples d'actions de vengeance névrotiques dirigées contre des personnes qui n'étaient pas les bonnes. Cette façon de procéder de l'inconscient nous fait penser à l'anecdote comique où il faut bien pendre un des trois tailleurs du village parce que l'unique forgeron a commis un crime passible de mort. Il faut un châtiment, même s'il n'atteint pas le coupable. Cette laxité, nous l'avons observée en premier dans les déplacements du processus primaire au cours du travail du rêve. Dans celui-ci les objets n'entraient que secondairement en ligne de compte; il en serait de même, dans le cas qui nous occupe, pour les voies de l'action de décharge. Cela ressemblerait bien au moi, que d'exiger une plus grande exactitude dans le choix de l'objet aussi bien que de la voie de décharge.

Si cette énergie de déplacement est de la libido désexualisée, il est permis aussi de l'appeler sublimée, car elle s'en tiendrait encore et toujours à l'intention principale de l'Eros, unir et lier, en servant à instaurer cet ensemble unitaire - ou cette aspiration unitaire - qui caractérise le moi. Si

nous incluons dans ces déplacements les processus de pensée au sens large, alors le travail de pensée lui aussi est alimenté par sublimation de forces de pulsion érotiques.

Extrait 5

Voici maintenant la question pour laquelle nous avions différé notre réponse : comment se fait-il que le sur-moi se manifeste essentiellement comme sentiment de culpabilité (ou plutôt comme critique; le sentiment de culpabilité est la perception qui correspond, dans le moi, à cette critique) et, avec cela, fasse preuve envers le moi d'une dureté et d'une sévérité si extraordinaires? Si nous nous tournons d'abord vers la mélancolie, nous découvrons que le sur-moi excessivement fort, qui s'est annexé la conscience, fait rage contre le moi avec une violence impitoyable, comme s'il s'était emparé de tout le sadisme disponible dans l'individu. Suivant notre conception du sadisme, nous dirions que la composante destructrice s'est retranchée dans le sur-moi et s'est tournée contre le moi. Ce qui maintenant règne dans le sur-moi, c'est, pour ainsi dire, une pure culture de la pulsion de mort, et en fait il réussit assez souvent à mener le moi à la mort, si ce dernier ne se défend pas à temps de son tyran en virant dans la manie.[...]

Les dangereuses pulsions de mort sont traitées, dans l'individu, de différentes manières : elles sont en partie rendues inoffensives par union avec des composantes érotiques, en partie déviées vers l'extérieur sous forme d'agression, mais pour leur grande partie elles poursuivent indubitablement leur travail interne sans entraves. Comment se fait-il alors que dans la mélancolie le sur-moi puisse devenir une sorte de lieu de rassemblement des pulsions de mort?

Du point de vue de la restriction pulsionnelle, de la moralité, on peut dire : le ça est totalement amoral, le moi s'efforce d'être moral, le sur-moi peut devenir hyper-moral et alors aussi cruel que seul le ça peut l'être. Il est remarquable que plus un homme restreint son agressivité envers l'extérieur, plus il devient sévère, donc agressif, dans son idéal du moi. La manière ordinaire de regarder les choses perçoit cela dans le sens contraire, elle voit dans l'exigence de l'idéal du moi le motif pour la répression de l'agressivité. Toutefois les faits restent bien tels que nous l'avons dit : plus un homme maîtrise son agressivité, plus intense devient la tendance agressive de son idéal contre son moi. C'est comme un déplacement, un retournement sur le propre moi. Déjà la morale commune normale a un caractère durement restreignant, cruellement interdicteur. C'est bien là que s'enracine la conception de l'Être supérieur qui punit inexorablement.

Je ne puis maintenant élucider plus avant ces questions sans introduire une nouvelle hypothèse. Le sur-moi, nous le savons, est bien né par une identification avec le modèle paternel. Toute identification de ce genre a le caractère d'une désexualisation ou même d'une sublimation. Or il semble que dans une telle transposition, il se produise aussi une désunion pulsionnelle. La composante érotique n'a plus, après la sublimation, la force de lier la totalité de la destruction qui s'y adjoignait, et celle-ci devient libre, comme tendance à l'agression et à la destruction. C'est de cette désunion que l'idéal en général tirerait son trait de dureté et de cruauté, celui du devoir impératif.

Arrêtons-nous encore un peu à la névrose obsessionnelle. La désunion de l'amour, avec l'agressivité ne s'est pas produite par une action du moi, mais elle est la conséquence d'une régression qui s'est accomplie dans le ça. Mais ce processus s'est étendu du ça sur le sur-moi, qui aiguise maintenant sa sévérité contre le moi innocent. Mais, dans les deux cas, le moi, qui a maîtrisé la libido par identification, en subirait la punition, de la part du sur-moi, par l'agressivité qui était mêlée à la libido.

Les représentations que nous avons du moi commencent à s'éclaircir, et ses différentes relations gagnent en netteté. Nous voyons maintenant le moi avec sa force et ses faiblesses. Il est chargé de fonctions importantes, en vertu de sa relation au système perception il établit l'ordonnancement temporel des processus psychiques et il soumet ceux-ci à l'épreuve de réalité. En intercalant les processus de pensée, il parvient à différer les décharges motrices et il domine les accès à la motilité. Cette dernière domination est pourtant plus formelle que factuelle, le moi, dans la relation à l'action, ayant pour ainsi dire la position d'un monarque constitutionnel sans la sanction duquel rien ne peut devenir loi, mais qui y regarde beaucoup avant d'opposer son veto à une

proposition du parlement. Le moi s'enrichit, de l'extérieur, par toutes les expériences de la vie; mais le ça est son autre monde extérieur qu'il s'efforce de se soumettre. Il retire au ça de la libido, transforme les investissements d'objet du ça en configurations du moi. Avec l'aide du sur-moi, il puise, d'une façon qui nous est encore obscure, dans les expériences préhistoriques accumulées dans le ça.

Il est deux voies par lesquelles le contenu du ça peut pénétrer dans le moi. L'une est la voie directe, l'autre passe par l'idéal du moi; qu'il prenne l'une ou l'autre voie peut être d'une importance décisive pour bien des activités psychiques. Le moi évolue de la perception des pulsions à la maîtrise des pulsions, de l'obéissance aux pulsions à l'inhibition des pulsions. Dans cette action, l'idéal du moi, qui est d'ailleurs en partie une formation réactionnelle contre les processus pulsionnels du ça, intervient pour une forte part. La psychanalyse est un outil qui doit donner au moi la possibilité de conquérir progressivement le ça.

D'un autre côté pourtant, nous voyons ce même moi comme une pauvre créature, devant servir trois maîtres et subissant, par conséquent, la menace de trois dangers, de la part du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du sur-moi. À ces trois dangers correspondent trois sortes d'angoisse, car l'angoisse est l'expression d'une retraite devant le danger. Comme être de frontière, le moi veut faire la médiation entre le monde et le ça, rendre le ça docile au monde et rendre le monde, par le moyen de ses actions musculaires, conforme au désir du ça. Il se comporte véritablement comme le médecin dans une cure analytique, en se recommandant lui-même - avec la considération qu'il porte au monde réel - au ça comme objet de libido, et en essayant de dériver sur lui sa libido. Il n'est pas seulement l'assistant du ça mais aussi son valet obséquieux, qui quémande l'amour de son maître. Il tente, si possible, de rester en bonne entente avec le ça, il recouvre les ordres *ics* de celui-ci avec ses rationalisations *pcs*, il fait miroiter l'illusion que le ça obéit aux avertissements de la réalité, même lorsque le ça est resté rigide et inflexible, il masque les conflits du ça avec la réalité et si possible aussi ceux avec le sur-moi. Dans sa position intermédiaire entre ça et réalité, il n'est que trop souvent soumis à la tentation de devenir complaisant, opportuniste et menteur, un peu comme un homme d'État dont les vues sont justes mais qui veut gagner les faveurs de l'opinion publique.

Entre les deux espèces de pulsions, sa position n'est pas impartiale. Par son travail d'identification et de sublimation il prête assistance aux pulsions de mort dans le ça pour la maîtrise de la libido, mais il court ainsi le risque de devenir objet des pulsions de mort et de périr lui-même. Aux fins de cette action d'assistance, il a dû lui-même se remplir de libido, il devient ainsi représentant de l'Éros et dès lors veut vivre et être aimé.

Mais, comme son travail de sublimation a pour conséquence une désunion pulsionnelle et une libération des pulsions d'agression dans le sur-moi, il s'expose, par son combat contre la libido, au danger des sévices et de la mort.